



Silence dans la vallée

Un documentaire

de Marcel Trillat (2007),

sur une idée originale

de Michel Pinçon et Monique
Pinçon-Charlot,

produit par

VLR Productions.

1 h 25 min

En octobre 2006, la dernière grande forge de Nouzonville dans les Ardennes est liquidée après avoir été pillée par ses repreneurs américains. Il y a trente ans à peine, une quarantaine d'entreprises fonctionnaient ici à plein régime. Ouvriers fiers de leur savoir-faire, ingénieurs au talent créatif, dynasties patronales autoritaires mais attachées à leurs usines et à leurs salariés, Marcel Trillat filme tous les acteurs d'un univers anéanti par l'ouragan de la mondialisation.

D'un capitalisme à l'autre

SES et ECJS, lycée

La vallée en question, c'est celle de la Meuse à Nouzonville, petite ville des Ardennes. Le silence est celui auquel sont réduites les usines (aciéries, fonderies, travail des métaux), naguère nombreuses. À l'automne 2006, la dernière grande forge est liquidée après que ses ressources aient été pillées par les repreneurs américains.

Le réalisateur, Marcel Trillat, a déjà offert des descriptions fines du monde ouvrier. Ici, il donne à voir le désarroi d'une collectivité : ouvriers dont le savoir-faire est devenu inutile, patronat autoritaire, paternaliste mais « immergé » dans le milieu ouvrier, aujourd'hui dépassé par la financiarisation du capital.

Au-delà d'un nouveau film sur le déclin voire le désespoir de la classe ouvrière, ce documentaire au style fluide permet de saisir les transformations contemporaines du capitalisme.

Capitalisme ancien et nouveau

> Étudier le passage d'un capitalisme familial, local et industriel à un capitalisme anonyme, mondialisé et financiarisé.

• *Le capitalisme traditionnel.* Il est essentiellement familial. D'abord parce que le capital est détenu par une famille, souvent depuis plusieurs générations, et géré collectivement, comme l'illustrent les Dury, anciens propriétaires de Thomé-Génot. Il l'est ensuite par la relation paternaliste entre le patron, ses ouvriers et leur famille. Éric Bauduin est embauché à la suite de son père chez Thomé-Crombacq, les seules vacances de Didier Bigorgne enfant, ce sont les colonies de l'entreprise, que le patron vient visiter chaque année. Ce paternalisme social voulait compenser la faiblesse des salaires : Michel Delvaux, ancien forgeron, gagnait environ 1300 euros dont près d'un quart constitué par une prime d'ancienneté.

Ce capitalisme est local. Une génération plus tôt, Nouzonville ne comptait pas moins de 35 à 40 usines, formant un véritable « district industriel », comme le textile dans la vallée de la Vologne ou le décolletage dans la vallée de l'Arve. Le patronat local habitait sur place, près des usines. Sur place, les entreprises disposaient d'un savoir-faire accumulé et transmis de père en fils.

Il s'agit enfin d'un capitalisme industriel, aciérie et transformation des métaux, fondé sur un monde d'hommes, où les conditions de travail sont éprouvantes, comme les images de la dernière forge en activité en témoignent. La dureté du travail est revendiquée et un délégué déclare : « On rendra les coups. On est des métallos, on n'est pas des dactylos ! » Les ouvriers sont fiers de fabriquer de « bons produits » et des pièces de qualité pour le TGV.

Quand l'industrie qui faisait vivre la vallée s'effondre, que reste-t-il ? Le constat du réalisateur est sombre : l'assistance (les « restos du cœur »), la construction d'une morale pour retrouver une fierté dans le dur apprentissage de la boxe ou le développement du tourisme.

• *Le nouveau capitalisme.* Lucidement, M^{me} Dury évoque la fin d'un cycle industriel, né au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles et aujourd'hui en voie d'achèvement. Le nouveau capitalisme est anonyme. Symptomatiquement, le film parle non de personnes, mais de repreneurs « italiens » ou « américains » (en l'occurrence le fonds d'investissement Catalina), qui rachètent les entreprises en difficulté pour s'emparer des actifs et finale-

ment brader l'usine. Derrière ces entreprises prédatrices se cachent de plus en plus souvent des groupes strictement financiers, des gestionnaires de fonds, des « investisseurs institutionnels ».

Il est mondialisé. Pour s'en plaindre ou pour s'y couler, chacun à leur façon, François de Saint-Gilles, président du Medef des Ardennes et Bruno Quéval, qui redémarre avec un dixième des effectifs les activités de Thomé-Génot, l'expliquent. Les équipementiers automobiles, que fournissaient l'entreprise, se déplacent là où sont les marchés en expansion et où les coûts salariaux sont les plus avantageux. Europe de l'Est dans certains cas, Chine ou Mexique dans d'autres. Pour Bruno Quéval, c'est le « sens de l'histoire », il faut accompagner les clients dans les pays à faible coût. Cet exemple illustre la notion de division internationale des processus productifs où les firmes multinationales décomposent leurs activités et choisissent leur implantation en fonction de « l'attractivité des territoires ».

En effet, ce nouveau capitalisme est aussi financiarisé. C'est le rendement financier maximum pour les actionnaires qui guide le comportement des firmes : les profits doivent être élevés pour payer des dividendes copieux, les cours de l'action en Bourse doivent permettre d'espérer des plus-values. Si les moyens sont nouveaux, la logique est ancienne : privatiser les profits et « socialiser » les pertes en faisant supporter par la collectivité (conseils général et régional, État) le coût de l'indemnité de 30 000 euros qui doit être payée aux salariés licenciés, comme l'expliquent avec amertume Sylvie Léger et Charles Rey. Cette somme si difficile à obtenir pour les anciens salariés pourra être mise en rapport avec les 1000 euros par jour et par consultant dépensés par Catalina ou les millions d'euros d'actifs qu'elle a soustrait de Thomé-Génot selon Xavier Médeau, avocat des salariés.

Pour en savoir plus

- BATSCH Laurent, *Le Capitalisme financier*, La Découverte, coll. « Repères », 2002.
- MOUHOUD El Mouhoub, *Mondialisation et délocalisation des entreprises*, *ibid.*, 2006.
- « Les délocalisations », *Écoflash*, n° 194, CNDP, janvier 2005.

<http://www.cndp.fr/Produits/DetailSimp.asp?ID=68745>

- Les autres films de Marcel Trillat sur la condition ouvrière (*Les Prolos*, 2002 ; *300 jours de colère*, 2002 ; *Femmes précaires*, 2005), sont rediffusés sur France 2.

Rédaction Gérard Grosse, professeur de SES
Crédit photo France 2 / Christophe Russeil
Édition Émilie Nicot et Anne Peeters
Maquette Annik Guéry

Ce dossier est en ligne sur le site de Télédoc.

www.cndp.fr/tice/teledoc/

« Ils ont d'abord perdu leur fierté »

Questions à Michel et Monique Pinçon-Charlot, sociologues

Comment expliquer que le patronat local, représenté ici par la famille Dury, semble aussi désemparé que les ouvriers face aux transformations ?

Les Dury, anciens propriétaires de l'usine Thomé-Génot, ne pouvaient s'attendre à son pillage par le fonds d'investissement américain Catalina. Véritables industriels, attachés à l'entreprise que leurs ancêtres avaient fondée, elle était leur fierté, leur identité. Le respect réciproque, entre les Dury et les ouvriers, s'enracine dans des origines communes dans la vallée de la Meuse, les ancêtres des patrons ayant été eux aussi ouvriers ou artisans dans la métallurgie. Encore aujourd'hui la maison de maître des Dury s'élève dans une rue ouvrière qui conduit tout droit, à quelques centaines de mètres, à l'usine.

Madame Dury oppose la bourgeoisie industrielle « de la vallée » à celle de Charleville. Cette distinction vous semble-t-elle pertinente ?

L'enracinement des familles de patrons dans cet environnement industriel et ouvrier fonde en partie les différences qui les opposent aux patrons de Charleville. La proximité spatiale maintient une certaine proximité sociologique. À Charleville, la bourgeoisie est plus diverse : quelques hauts fonctionnaires, des professions libérales, des cadres de banques, des gros commerçants, en sus des quelques patrons d'industrie qui vivent dans les zones résidentielles, loin des usines des faubourgs. Le catholicisme social a pu inspirer plus profondément un patron comme Paul Thomé qui a pratiqué un paternalisme proche de celui des Michelin. Les Dury se sont toujours sentis plus proches du milieu ouvrier que ne pouvaient l'être les industriels de Charleville.

La nostalgie éprouvée par certains ouvriers vous semble-t-elle avérée ou traduit-elle le point de vue du réalisateur ?

Cette nostalgie est réelle. Bien sûr, elle tend à embellir un passé qui fut rude. Mais les ouvriers de la vallée ont beaucoup perdu, et d'abord leur fierté. Les métiers de la fonderie ou de l'estampage sont durs, mais ils demandent des savoir-faire et un courage qui ont engendré une forme d'aristocratie ouvrière, qui s'appuyait sur des compétences et une vaillance qui furent au principe d'une classe sociale consciente de sa valeur, frondeuse mais respectant un patronat lui aussi compétent. Le plein emploi y était sans doute pour une part, mais les patrons avaient de l'estime et de la reconnaissance pour leurs ouvriers. Arrivés à l'âge



du certificat d'études, les adolescents n'avaient pas d'autre souhait que de rejoindre un père ou un oncle dans les ateliers, et d'apprendre le métier à ses côtés : autrement dit, de devenir un homme dans un univers où la virilité était une valeur essentielle. Avec la crise qui s'installe dans les années 1970, c'est le déclin : déqualification du travail de plus en plus automatisé, chômage. Pour les enfants, la réussite à l'école, le succès à un concours des Douanes ou de La Poste, c'est ce que l'on peut rêver de mieux. L'intervention, récente, des fonds d'investissement est le coup de grâce, la recherche du profit maximum et immédiat étant la seule valeur que connaissent ces financiers, pirates des temps nouveaux. La nostalgie qui s'exprime dans le film est aussi authentique que le désespoir dont elle est la compagne fidèle.

La scène décrite de pillage de l'usine par ses ouvriers vous semble-t-elle symptomatique d'une perte des repères de la classe ouvrière ?

Le pillage des ateliers et des bureaux révèle la profondeur de ce désespoir. Tout est perdu, on ne peut rêver à un redémarrage de la production, alors on prend ce qu'on peut, c'est autant que les Américains n'auront pas. C'est une manière de manifester la colère, l'écœurement. Les ouvriers ont été humiliés, parce que la qualité de leur travail a été niée, parce qu'ils ont été floués. Cela appelle la vengeance. Ce pillage les dessert, mais les libère de leur rancœur. Un peu à la façon dont les jeunes sans espoir des banlieues pauvres cassent et pillent ce qui leur est accessible. Une tragédie qui donne tout son sens aux projets de dépénalisation du droit des affaires annoncé par le président de la République devant l'université d'été du Medef. ■

Michel et Monique Pinçon sont sociologues, directeurs de recherche au CNRS. Ils sont les auteurs de *Sociologie de la bourgeoisie* (La Découverte, 2003) et ont collaboré avec Marcel Trillat au film *Silence dans la vallée*.

Délocalisations et emplois

Dans le film, un salarié déclare : « Investir ailleurs, d'accord, mais les gens qui sont là, comment ils font ? », exprimant un point de vue assez largement partagé sur les délocalisations, destructrices d'emplois et source de chômage. Pourtant les analyses des économistes sont plus nuancées. D'abord, tous les « investissements directs à l'étranger » ne constituent pas des délocalisations, qui supposent un transfert de facteurs de production d'une économie nationale vers l'étranger. Ensuite, le phénomène étant limité, les destructions d'emplois induites sont limitées aussi. En France, par exemple, l'Insee estime que, entre 1995 et 2001, les délocalisations ont provoqué en moyenne la suppression de 13 500 emplois industriels par an dont plus de la moitié transférée vers d'autres pays à hauts salaires (Europe de l'Ouest, Japon...). Par ailleurs, elles permettent de sauvegarder des emplois complémentaires aux productions délocalisées et condamnées sinon. Mais si pour les économistes, au plan macroéconomique, le problème des délocalisations semble marginal, celles-ci peuvent avoir des conséquences dramatiques au niveau local, parce qu'elles concernent des bassins d'emplois bien précis.

Ouvriers en crise

Fiche de travail

La séquence au cours de laquelle Éric Bauduin, ancien salarié de l'entreprise Thomé-Crombacq, revient dans les locaux en ruines de son ancienne usine (12^e-14^e min du film) exprime à elle seule le parcours d'un ouvrier type de cette région industrielle. En s'appuyant sur les informations qu'elle donne, les élèves répondront aux questions ci-contre.

« Ils nous ont tout pris, même la dignité »



Questions

1. Le père d'Éric Bauduin travaillait lui aussi dans l'usine. Quel intérêt présente cette information ?
2. Expliquez ce que sont les « 3x8 ». Pourquoi une telle organisation du travail ? Quelles contraintes en découlent ?
3. Comment Éric Bauduin caractérise-t-il le travail des ouvriers ?
4. Quels reproches adresse-t-il aux repreneurs italiens ?
5. Comment comprenez-vous la phrase : « Ils nous ont tout pris, même la dignité » ?

[\[Réponses suggérées\]](#)